

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'érotisme familial

Guy-H. Allard

Volume 9, numéro 6 (54), novembre-décembre 1967

De l'érotisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, G.-H. (1967). L'érotisme familial. *Liberté*, 9(6), 83-93.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1967

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

l'érotisme familial

Cet article est délibérément inachevé. Car j'appartiens à une famille d'esprits où la philosophie des "Rétractations" est en honneur, pour qui la pensée est en devenir et sans cesse remise en chantier. Je fais mienne cette réflexion de Nietzsche dans le *Crépuscule des Idoles*: "Je me méfie des gens à système... Je crois qu'ils manquent de loyauté".

Les aristocrates de l'érotisme

Quand on parle d'érotisme, on a coutume de le traiter de haut, je veux dire par le biais d'une explication systématique, voire même dogmatique. Depuis le *Banquet* de Platon jusqu'au traité de *l'Érotisme* de Georges Bataille, les philosophies ont savamment essayé de percer le mystère de l'Eros et de lui donner sens en l'intégrant (trop vite peut-être) à leur vision du monde. Les morales, de leur côté, y sont allées de leurs jugements de valeur dont la principale caractéristique n'a pas toujours été l'objectivité. Il suffit de lire *Le mariage et la morale* et *La conquête du bonheur* de Bertrand Russell pour s'en convaincre. D'autre part, en parcourant les travaux de l'historien des religions, nous ressentons un même sentiment d'impatience; nous souscrivons bien à l'étroite liaison qu'il établit entre le sacré et l'érotique, mais nous restons sur notre appétit lorsque ses analyses privilégient le religieux au détriment du phénomène érotique lui-même. A cet égard, la scolastique psychanalytique pêche par le même défaut. Dans la mesure où elle se comporte comme une nouvelle dogmatique, elle est beaucoup plus pré-occupée de vérifier ses postulats et d'appliquer ses grilles de

lecture au texte du vécu humain que de faire voir et apparaître la richesse polymorphique des réalisations érotiques.

Toutes ces manières savantes de traiter l'érotisme me font penser au touriste à qui il suffit d'acheter des cartes postales pour se donner l'illusion d'avoir visité les contrées et les villes inscrites à son itinéraire. Les philosophies, les morales, les psychanalyses, les religions passent trop rapidement, me semble-t-il, à une explication de l'*Eros*; ils en parcourent le pays à la façon du touriste dont je viens de parler, c'est-à-dire à travers la carte postale de leur systématisation. Ils ont perdu la naïveté du regard et oublient de *faire voir* par delà le bien et le mal, par delà le normal et le pathologique, par delà l'idéalité et le réel, par delà le sacré et le profane.

La quotidienneté de l'érotisme

Je propose une vision par en-bas; mieux, une description du vécu érotique dans ce qu'il a de familier et de domestique. Je cherche moins à le comprendre qu'à le voir à l'oeuvre, pour ainsi dire, à l'état pur, préalablement à tout schématisme. J'ajoute que je prélève mes échantillons dans la quotidienneté de l'homme moderne (bain, ski, auto). Retour donc, non seulement au vécu mais aussi au quotidien. Car la teneur érotique d'une expérience mystique (comme celle du *Cantique des cantiques*) ou l'idylle d'*Eros* et de *Psyché* habilement conduite par l'épouse de *Zeus*, tout cela est très loin de l'homme quotidien. Ce dernier ne vit pas à ces hautes altitudes et les grandes figures de la culture occidentale (comme celle d'*Oedipe*, d'*Orphée* ou de *Prométhée*) lui sont à peu près inconnues.

L'homme quotidien ne fréquente pas ce panthéon. Il se masse aux portes des cinémas ou des "night-clubs", il se nourrit de magazines et de revues érotiques et il vit ses fins de semaine sous le mode "des beaux dimanches" de Dubé. Soumis aux nouvelles liturgies des compétitions sportives, des repas gastronomiques et des défilés de grévistes, l'homme quotidien connaît l'amour dans sa banalité concrète et à travers les formes, les besoins et les expressions que lui permet sa culture. C'est là que je voudrais le surprendre, ou plutôt le regarder vivre.

Deux objections possibles

Je préviens ici deux objections. On pourrait me reprocher, premièrement, de prélever des spécimens érotiques dans ce qu'il y a de plus dégradé, car l'analyse du baigneur, du skieur et de l'automobiliste paraît bien porter à première vue, sur du

matériel de qualité douteuse. Mais invoquer ici la dégradation de l'érotisme, c'est supposer connue sa réalisation parfaite, sa pureté idéale. Et je demande qui est en mesure de nous fournir une réponse qui ne soit pas, de fait, le paravent d'une option philosophique ou religieuse personnelle? Comment arrivons-nous à parler "d'errance de la sexualité" sinon à partir d'un *a priori* éthique, religieux ou psychanalytique? Or je me situe résolument à l'extérieur de chacune de ces disciplines, non pour en nier l'apport positif, mais pour me libérer de leur ornière respective.

J'applique la même méthode d'ailleurs face à la mythologie grecque. Je sais bien qu'instinctivement nous allons y choisir nos modèles de référence et je n'ignore pas que c'est par rapport à ces mythes que nous jugeons les nôtres. Nos mythologies quotidiennes, dès lors, avec un tel critère d'évaluation, ne peuvent tenir le coup. Or c'est cet *esperanto* de l'Occident qu'il faut contester. Je dis avec André Virel: "Il n'y a pas de mythes-clés, de mythes aînés, de mythes fondamentaux au sens absolu que cherchent à donner aux mythes les traditionalistes". Ce qu'il faut contester c'est l'illusion de l'exemplaire-type, de même que la croyance en la normativité de l'érotique grecque ou ancienne. Il est possible que l'homme moderne se soit donné de nouvelles formes de comportements érotiques tout aussi valables que les anciennes. Parallèlement, en ce qui a trait aux manifestations du sacré, notre civilisation technique et d'abondance aura pu innover dans ce domaine, à condition toutefois qu'on cesse de prendre les religions anciennes pour des critères absolus de sacré. Il reste à souhaiter que la découverte des cosmogonies orientales, africaines et latino-américaines vienne "relativiser" un peu nos perspectives.

Je ne suis donc plus si certain de la pureté des mythes anciens; car ils se présentent à nous à l'état de récit, comme littérature, c'est-à-dire à un stade second en regard du vécu culturel. Tout mythe d'ailleurs appartient à un univers fragile, sans cesse menacé de destruction aussitôt que construit. C'est pourquoi Lévi-Strauss parlait dans *La Pensée sauvage* de la pensée mythique comme du bricolage, car tout y est résidu, démantèlement, fragments de vécu et débris d'événements. Ce n'est donc pas dans cette direction que le mythe peut nous être utile. Si l'on prend le chemin du structuralisme, il faudra affirmer que la grandeur d'un mythe, c'est sa cohérence, les codes qu'on peut en dégager et les rapports d'homologie que sa structure permet d'établir entre les données naturelles et sociales de la culture où il est né. Mais il y a une autre route dans laquelle s'est engagé Paul Ricoeur lorsqu'il propose de re-

venir, en deça du mythe, à ses composantes symboliques essentielles et à l'idée de surdétermination de sens des symboles primaires.

En optant pour cette voie, je me trouve à prévenir une seconde objection qu'on pourrait m'adresser. Il semblerait illogique, en effet, de déclarer d'une part que l'homme de l'érotisme quotidien ne fréquente pas le panthéon des grands héros mythiques, alors que d'autre part je fais appel tout au long de mes observations à ces mêmes mythes. Je dois préciser immédiatement que je ne considère jamais les mythes grecs comme des clefs absolues de lecture; il y a trop d'aléatoire dans la texture littéraire et dans la transmission d'un mythe pour qu'on l'investisse de valeur absolue. Si Freud avait connu l'Oedipe d'Eschyle plutôt que celui de Sophocle, il aurait peut-être découvert que l'Oedipe est une province du bestiaire et aurait intégré le sexuel à des horizons plus larges et plus globaux. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, un fait demeure: l'essentiel d'un mythe, c'est son imaginaire. C'est pourquoi je remonte, par delà sa cohérence interne, à ses éléments symboliques.

L'homme d'ici

L'homme quotidien que j'observe, c'est l'homme d'ici, le Québécois. Car je ne sais pas qui est l'homme nord-américain, ni l'europpéen, ni l'homme occidental, encore moins l'homme universel.

Le Québécois vit sa quotidiennité dans un espace géographique particulier; son habitat naturel regorge de lacs, de rivières et de montagnes. Ce qui fait de la "belle province" l'endroit par excellence pour les sports d'été et d'hiver. Qui, au pays du Québec, n'a pas sa maison d'été ou d'hiver? Qui ne loue pas son chalet de saison? Il faudrait bien, pour comprendre la psychologie du Québécois, mettre à jour les composantes "laurentiennes", "estriennes" ou "gaspésiennes" de son imaginaire collectif. Nous y découvririons peut-être que cet espace physique relie le Québécois à un autre espace qui est proprement celui du mythe. Il n'est pas sans intérêt de noter que certaines enquêtes linguistiques ont démontré notre attachement aux mots de la famille "aquatique"; on s'en convaincra vite en lisant ou en écoutant nos poètes et nos chansonniers. Mais le pays du Québécois c'est aussi l'hiver, comme le rappelle Vignault à la suite des paroles voltairiennes "des arpents de neige"! Neige, rafales, froidure, lacs, vagues, barques: tout cet essaim d'images qui appartient à notre constella-

tion symbolique propre, mérite l'attention et le sérieux qu'on accorde aux grandes valeurs humaines.

On ne s'étonnera pas alors de me voir explorer deux types de quotidienneté érotique qui ont marqué notre psychologie, à savoir le baigneur et le skieur. A cette typologie, j'intègre l'automobiliste à cause de la place envahissante que la voiture prend dans notre milieu. Nul n'ignore que le phénomène de l'auto est étroitement rattaché à notre civilisation industrielle et technique. Chez nous, de l'étudiant en instance de bourse jusqu'au plus riche financier, en passant par l'ouvrier modeste, une même conviction circule: l'auto est devenue un objet domestique qui a perdu sa qualité de marchandise rare et de luxe. Le langage publicitaire d'ailleurs annonce à grands frais cette domestication de la voiture et la rend possible. Or c'est précisément à l'aide de cette chaîne parlante de la publicité que nous essayerons de voir en perspective le comportement érotique de l'automobiliste.

Cette typologie (baigneur, skieur, automobiliste), on l'aura constaté, s'est constituée à la faveur d'un intérêt particulier pour le quotidien et le vécu concret. Mais il y a plus. Je voulais relire le récit de notre actualité culturelle dans le but d'y resaisir des dimensions érotiques que l'habitude et la banalité ont rendues ternes et ont jugées quantité négligeable. Pourtant c'est ce "négligeable" que je voulais recueillir comme étant le plus susceptible de rendre compte de l'homme, comme le prétend Bachelard dans sa *Psychanalyse du feu*: "Aussi haut qu'on puisse remonter, la valeur gastronomique prime la valeur alimentaire et c'est dans la joie et non pas dans la peine que l'homme a trouvé son esprit. La conquête du superflu donne une excitation spirituelle plus grande que la conquête du nécessaire. L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin".

Le baigneur

Un fervent de la natation me faisait un jour la confidence suivante: "Quand je plonge dans l'eau, disait-il, j'ai l'impression de pénétrer le corps d'une femme, de la caresser et d'être cajolé par elle". Voilà un sentiment bien profond dont il ne soupçonnait pas la grandeur et la vérité! Car l'eau et la femme sont isomorphes; et nous savons qu'en plus des eaux chantantes, mortelles, claires, purifiantes, il y a les eaux érotiques. L'eau du baigneur n'a pas la pureté de la source, ni la violence de la mer, ni la stagnation de la mare, mais elle est béatifiante, caressante, rafraichissante et calorifique à la fois. L'eau du bai-

gneur est une eau amoureuse; il s'y présente d'ailleurs avec des conduites nuptiales: il se déshabille, s'y couche, y colle sa poitrine et se donne à ses enlacements liquides. Il y trempe ses lèvres, et l'on pourrait même parier que l'intensité du plaisir érotique se concentre dans cette région buccale, réminiscence du bonheur originel de la première tétée. C'est pourquoi la baignade comporte essentiellement une psychologie des lèvres, comme le remarque Bachelard, vécue sous le mode du complexe de Thalassa (cf. Ferenczi).

Tel est le phénomène globalement! Mais il me faut poursuivre et montrer, pour éviter la caricature, comment la baignade se relie à une constellation symbolique beaucoup plus vaste.

En effet, le vrai baigneur ne se contente pas de courtiser son amour; il veut y établir sa demeure pour mettre au chaud son intimité. S'il préfère la douceur des amours silencieuses, il s'enquerra d'un canoé; s'il a un penchant pour l'ivresse, c'est au yacht qu'il pensera; s'il a le goût de l'aventure, c'est à bord d'un voilier qu'il s'embarquera. Quand je vois le grouillement des embarcations sur nos lacs et nos rivières, ou encore quand j'observe sur nos autoroutes, la filée interminable des voitures traînant derrière elles leur barque, je me dis que le Québécois des fins-de-semaine cherche un espace, une maison où s'enfermer et où "clôturer son intimité nautique". Comme écrit Roland Barthes dans ses *Mythologies*: "Le bateau peut être symbole de départ; il est plus profondément chiffre de la clôture. Il est un fait d'habitat avant d'être un moyen de transport".

Mais voici que mon coup d'oeil s'agrandit et que le spectacle s'amplifie. Ce baigneur que j'examinais au départ, est devenu maintenant navigateur et puis touriste. Car le baigneur qui retient mon attention, n'est pas le citoyen des piscines municipales, mais celui dont je remarque l'exode hebdomadaire ou saisonnier vers la montagne. Donc le baigneur-vacancier. Examinons-le de plus près.

Imaginons notre Québécois en pension dans un hôtel situé sur les bords d'un lac de nos Laurentides. Il est là pour deux semaines de vacances avec sa femme. Remarquons tout de suite les coordonnées espace-temps de cette situation. L'espace est d'un type spécial (décor enchanteur, végétation luxuriante, eau du lac) et différent de la géographie urbaine habituelle. Le temps est également particulier: temps de la baignade, des excursions, des soirées de cinéma, des repas copieux, bref un temps où il n'y a plus de travail ni de responsabilité. En somme le contraire du temps des agendas, des rendez-vous d'affaires et des heures de bureau. Un temps en quelque sorte ré-

tréci dans un certain instant où il n'y a plus de durée puisqu'il passe si vite; il dure la durée d'un rêve comme disent les touristes à leur retour en ville. Dans ce cadre paradisiaque (j'emploie le mot à dessein), *Eros* occupe toute la place. Le couple, n'ayant d'autre souci que lui-même, se ré-harmonise, se redécouvre et tente le suprême effort de l'unité d'avant la déchirure. En d'autres mots, il se retrouve nu, c'est-à-dire en état de communication transparente d'où est écartée toute dissimulation (Ricoeur). Dans la nudité, le *je* rencontre l'autre pur, sans lien avec ses propres désirs. C'est la seconde lune de miel.

Le drame, c'est que nous ne puissions pas toujours vivre en bordure d'un lac. Ça ne dure pas; ça ne peut durer. Il y a l'Interdit, car de soi l'instant ne dure pas. Et nous retombons dans ce temps-ci et cet espace-ci qui sont aliénants; espace d'un univers qui n'est plus à notre service, qui est même devenu hostile, stérile et parfois engloutissant; temps d'une histoire qui est vieillissement, écartèlement, tension. Et dans ce monde spatio-temporel, la monotonie du travail journalier et la grisaille de l'habitude font chanceler l'équilibre de l'amour. Ici, nous ne sommes plus nus. Au contraire, nous avons habillé l'autre et les autres de nos désirs et de nos besoins. Nous sommes sous le régime de l'ustensilité.

Je suis frappé de trouver ici la même texture symbolique que celle du mythe adamique. Car là aussi, il y avait de l'eau (un fleuve à quatre branches), un jardin fertile en arbres et en fruits, et un couple nu vivant l'amour dans l'harmonie parfaite. L'Instant a donné lieu, là aussi, à une histoire qui raconte comment le couple, divisé, s'est empressé de se vêtir et comment il a été condamné au travail ardu dans un univers désertique d'où l'eau s'était retirée.

Au plan de l'imaginaire, l'isomorphisme de l'eau, de l'éros, de la femme, de la fertilité est donc constant. Sans doute parce que l'homme de tous les temps aspire au lieu du Repos, comme aime à le chanter Vignault: "J'ai pour toi un lac quelque part au monde!" L'eau du lac ne signifie-t-elle pas, pour notre psychisme, une métaphysique de l'Origine et une philosophie du Loisir?

Le skieur

Le skieur québécois est un aérien. Il appartient à la symbolique de l'air et de la verticalité. Contrairement à l'eau du baigneur, le mouvement prime ici la substance, la nomadité l'emporte sur la sédentarité, l'aérodynamisme sur l'immobilité. En effet, je lis bien cette légèreté dans l'accoutrement du skieur,

pantalons fuselés, bâtons et skis en forme de flèche. Par certains aspects, le skieur est proche de l'aviateur. Comme lui, il est voyageur de l'espace, non de l'eau ni de la terre; car le vrai skieur n'est pas adepte du "cross-country", son plaisir est plutôt de goûter au vertige de la descente et son ambition, de s'élaner dans un saut de quelques mètres.

Il n'est pas donné toutefois à tout skieur d'être le héros du saut de la mort. Car enfin ce qui fourmille sur nos pentes, les fins de semaine, se compose d'honnêtes skieurs qui n'ont d'autre souci que la détente. "C'est excitant, m'a dit l'une, de pouvoir vivre quelques heures en pleine nature, sur les cimes! Et puis, la douceur glaciale des caresses du vent!" Cela donne à penser qu'il y a un *Zarathoustra* dans tout skieur, c'est-à-dire un montagnard ivre de hauteur, de froid et d'air pur. A cette altitude, la Nature cosmique a ce pouvoir magique de réaliser la réconciliation des hommes. "Ici sur les pentes, aux pieds des skitos, continuait-elle, tout le monde se parle; c'est la gaieté sur tous les visages". Ajoutez à cela qu'à cause du froid, il devient impérieux parfois de se réchauffer les veines avec quelques gorgées de cognac; et vous comprendrez qu'il n'en faut pas plus pour créer l'atmosphère de la grande fraternité humaine! Je me demande si ce n'est pas cette chaleur (cosmique et alcoolique) qui se dégage, au soir d'une fatigante journée de prouesses, du feu de foyer alentour duquel les compagnons du vertige aérien chantent leur amitié et leur amour? Voilà comment l'aérien rencontre l'igneux! Platon n'avait-il pas raison d'ailleurs, dans son *Phèdre*, de nommer *Eros l'emplumé*, c'est-à-dire la force divine qui donne des ailes et qui réchauffe? Je me souviens aussi que, dans la mythologie grecque, *Hermès* était une divinité ailée qui présidait aux échanges langagiers entre les humains. Rien en tout cela de gratuit! Car si j'associe *Eros l'emplumé* à *Hermès ailé*, c'est pour souligner que "l'amour est la plus parlante des passions".

Tout skieur se reconnaîtra, je crois, dans les réflexions que l'un d'entre eux me faisait récemment: "La descente, c'est une conquête. Sur la peur, sur soi-même. Quand on a maîtrisé le vertige de la pente, on oublie tout". A l'en croire, ce qui attend le skieur au terme de sa course, n'est pas le gouffre qui avale, ni l'abîme qui anéantit, mais plutôt un sommet. Celui de la maîtrise de l'équilibre et de la libération de la chute. Par une curieuse inversion, la descente devient ascension. L'air donne des ailes pour l'envol vers un *ailleurs*. C'est ainsi que le skieur oublie tout, transporté qu'il est vers des cieux nouveaux. Etrange phénomène en effet qui donne à l'oubli des choses présentes le pouvoir médiateur de réminiscence d'un autre

temps. L'imaginaire humain est ainsi construit que les ailes de l'ascension conduisent toujours à un sommet de liberté où règne la déesse titane *Mémoire*. Et c'est par elle que s'accomplit la révélation à l'homme d'un temps originel où tout était "luxe, calme et volupté". Ne serait-ce pas pour rejoindre ce Repos primordial et pour rompre avec les conditions spatio-temporelles de sa situation actuelle que l'homme se fait aérien? Et pourquoi le skieur n'obéirait-il pas aux mêmes processus inconscients lorsqu'il se livre à son sport favori? La réponse à cette question exige qu'on fasse le jour sur le sens du loisir. Il resterait à déterminer si le loisir est l'endroit banal d'un défolement qui donnerait lieu à un "érotisme inculte" ou bien s'il n'est pas davantage le symbole d'un "fuir d'ici" vers la patrie du Désir.

L'automobiliste

L'automobiliste est un terrien; son habitat naturel, c'est la terre pavoisée, le sol résistant des auto-routes. Ce qui lui donne une psychologie de la sécurité et de la puissance. Son mode d'être n'a rien à voir avec celui de la verticalité du skieur ou du plongeur; il vit à l'horizontale. Quel automobiliste n'a pas éprouvé ce sentiment reconfortant, après une longue et houleuse traversée maritime ou aérienne, de reprendre le contrôle du volant de son véhicule? Incontestablement l'auto est bien le lieu de l'assurance, de la domination et de la maîtrise! En cela elle a bien quelque rapport avec l'érotisme.

L'automobiliste d'ici entend une parole publicitaire d'un type spécial; elle relève, comme l'écrit Barthes, d'un bestiaire de la puissance et d'une alchimie de la vitesse. Le tigre d'Esso, le fer à cheval de BA, la mustang de Ford, ou la cougar de Mercury, sont un système de représentation qui, non seulement consacre l'affinité entre la vie animale et la condition de l'homme, mais encore qui détermine la conduite humaine. Il faut bien reconnaître que la *forme* symbolique reflète un *tond* du même ordre, c'est-à-dire un goût de la voracité. La Javelin chasse ses rivales, la Rebel est prompte à l'attaque, la Volvo se laisse conduire comme si on l'avait en horreur et la Fury dévore les kilomètres comme une déchaînée. Cette psychologie de la jungle secrète des conduites carnassières et développe une logique des oppositions de style, puissance-faiblesse, rapidité-lenteur. Quotidiennement, il nous est donné d'observer cette zoologie de la puissance sur nos routes; au signal du feu vert, par exemple, c'est le tigre qui bondit, ou bien on le retrouve filant à toute vitesse soit sur les autoroutes, soit dans les courses-automobiles de la nouvelle Mecque du Mont-Tremblant.

Le succès et l'efficacité de ce langage totémique dans notre culture québécoise, en plus d'assouvir l'instinct humain le plus primitif de la domination et de la force, ne seraient-ils pas la contrepartie de notre échec politico-économique? ou bien l'indice d'une assimilation culturelle à l'empire du "biggest in the world"? ou encore l'aveu d'une compensation à notre impuissance érotique dans l'amour, comme le suggère Pierre Léger dans son enquête sur *La Canadienne française et l'amour*? Sans préjuger des réponses à toutes ces questions, un fait demeure: le verbe aimer se conjugue comme le verbe dominer. Je pense à ceux qui partent en décapotable à la conquête de leur dulcinée. A la vérité, ils savent bien tout ce qu'ils doivent à leur puissant véhicule de supplément d'attraction. Comment ne pas reconnaître dans l'*Eros* quelque chose qui n'est pas étranger à l'instinct de puissance? Nous connaissons tous ces combats amoureux qui se terminent dans l'abdication mutuelle, le soit, sur un chemin de campagne, sans issue, dans l'intimité d'une chaumière "motorisée".

Je songe aussi à l'amoureux déçu qui échange un mariage retardé contre l'achat d'une voiture. Ou encore à ce célibataire-automobiliste qui garde le goût infantile des jouets. Ou bien à ce conjoint désabusé du mariage qui ne vit plus que pour son auto. Dans tous ces cas, il y a des chances que la voiture se féminine vite et qu'elle devienne, comme l'a vu Giacometti, "cet étrange objet avec son organisme qui fonctionne, avec ses yeux, sa bouche, son coeur, ses intestins, qui mange et qui boit...". Substitut de la femme, l'auto se verra prodiguer des soins de toilette et d'ornementation réguliers et appropriés. Ainsi lustrée et lisse, elle est prête pour la parade; car on est fier d'elle (et même jaloux) comme l'enfant, de sa poupée.

En évoquant ici l'image de la poupée, je rejoins un thème important que Jeanne Danos a merveilleusement illustré dans son livre *La poupée, mythe vivant*, et qu'elle relie au mythe de Pygmalion et de Niobé. Cette dernière est l'épouse d'Amphion, célèbre musicien, et mère de sept beaux enfants. Succombant à son orgueil, elle réclame sur la place publique les honneurs du culte. La déesse se venge d'un tel outrage et la change en pierre. Mais que signifie cette pétrification de Niobé qui a son homologue dans la littérature juive en la personne de la femme de Loth? Sans doute symbolise-t-elle le passage de l'animé à l'inanimé, le retour à l'objet. Pygmalion, lui, c'est le sculpteur-célibataire qui, dégoûté de la frivolité des femmes, se met à sculpter dans l'ivoire blanc un corps de femme d'une beauté divine. Il en tombe amoureux à un point tel que la statue s'anime; il s'enflamme alors pour elle, la couvre de baisers, lui

parle, l'étreint, la caresse, la recouvre de beaux vêtements et la pare des plus riches bijoux. Bref, Pygmalion, c'est le symbole de la vie, du passage de l'inanimé à l'animé. Un anti-Niobé en quelque sorte!

Mais c'est en les intégrant l'un à l'autre dans un même mouvement dialectique que nous avons le plus de chances de voir les mécanismes fondamentaux qui régissent les conduites de notre automobiliste-enfant vis-à-vis sa poupée métallique. Il faut saisir en effet, comme l'écrit Jeanne Danos, que le mythe de la poupée "pousse quelque part sur le chemin qui mène de la vie vers la pétrification, et qui ramène de la pétrification vers la vie". Aussi ai-je eu raison de souligner que l'automobiliste est un terrien, psychiquement ordonné vers la matérialité de l'objet qu'il a tendance d'ailleurs à animer et à personnifier. En ce sens, les comportements érotiques de l'automobiliste sont du type Pygmalion dans la mesure où ils sont idéalisation de la féminité et libération de la vie. Par contre, ce besoin de féminisation du véhicule-objet est le terme d'un trajet qui a commencé par la chosification des personnes, car il me semble que le maniaque de l'auto est incapable d'une relation altérocentrique, tout dempli qu'il est de sa suffisance narcissique. Tout Pygmalion en effet revient de chez Niobé, et l'*Eros* est souvent pris dans les filets de *Thanatos*. Cette libération juvénile que provoque l'automobile est souvent l'indice d'une aliénation des conduites amoureuses, résultante d'une civilisation de l'anonymat, du fonctionnel et de l'automatique.

GUY-H. ALLARD